

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 25

Artikel: Les lectures
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



ARMOIRIES COMMUNALES

 St-Légier-La Chiésaz. — Cette commune porte des armoiries qui sont contraires aux règles de l'art héraldique parce qu'elles portent couleur sur couleur soit une croix tréflée verte sur fond rouge; elles ont été relevées dit-on, sur une vieille enseigne d'auberge. Mais voilà qu'un de nos chercheurs a découvert un document beaucoup plus authentique que cette enseigne qui a été repeinte probablement à plusieurs reprises et ne portait peut-être plus les couleurs originales; c'est un sceau communal que l'on trouve apposé sur des pièces de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e siècle. Nous le reproduisons ici d'après les *Archives héraldiques suisses*. Il porte un écu ovale chargé d'une croix pleine, c'est-à-dire touchant les bords; il est soutenu par deux lions et surmonté d'une couronne. Il porte la légende : *La Commune de S. Leger et La Chiesza*.

Le sceau d'après lequel ce dessin a été fait, était malheureusement un peu écrasé et les hachures indiquant les couleurs n'étaient plus visibles. Par bonheur un de nos rats d'archives a eu la chance de trouver aux archives de Vevey un exemplaire du même sceau parfaitement conservé. Il a pu constater que le fond de cet écu ovale était tout-à-fait lisse et la croix couverte de hachures en diagonales. Cela indique donc que le fond était blanc et la croix verte, autrement dit en langage héraldique : *d'argent à la crois de si-noe*.

Voilà de belles armoiries à la fois simples et originales et ne ressemblant à aucune autre et puis elles portent nos chères couleurs vaudoises. Les autorités de cette commune seraient bien inspirées de revenir à ses armoiries primitives.

ROUDE TANT QUE TE VOUDRI
AO PAYI TE REVINDRI

Te pao modâ bin lliein pè l'êtrandzi,
Passâ lè mollyè,
Camba lè gollie,
Te pao modâ bin lliein pè l'êtrandzi,
Vère dâo biau, dâo novî, dâo payî!...
Mâ dâi campagne
Et dâi montagne
Quemet on vâi du lè z'Alpe âo Jura,
T'ari bî corre
Dâi trophe d'hâore,
Allâ bin lliein... jamais s'ein trovera.

Te pao felâ iô sè tint lo sélao,
Du l'Algérie
Ai Canarie,
Te pao felâ iô sè tint lo sélao!
Fâ biau, l'è su! n'ein ausse pas dâlao.

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Mâ on bon bâire
De frottocâre
Asse amicat que noutron Dézalâ
T'ari bî vère,
Bâire dâi verro,
Nion cein, vâi-to, t'ein troverî parâ.

Te pao lugâ lè dame de Paris,
Lè z'Allemande,
Que sant gormande,
Te pao lugâ lè dame de Paris
Qu'ant lè get tycent, et lè cheuve rongnî!
Mâ dâi galèze
Qu'on è benèze.
De reliquâ quemet on bon fricot,
Te pao bin corre
Dâi trophe d'hâore
Aovre lè get, t'ein troverî tsi no.

Marc à Louis.

EN ALLANT A LA LAITERIE

— Alors, Pierre-Abram, toujours la pluie.
— Tais-toi, c'est désolant. Vraiment, c'est à aller se ficher au lac !
— Au lac ! Oui, pour se mouiller encore un peu plus.
— Oh ! bast, un peu plus, un peu moins...
— Ça n'empêche pas qu'on va être jolis, cette année, avec ces foins qui ne seront plus que de la fenasse.

— Et les pommes de terre, donc ! Elles pourrissent. Je te dis que c'est la fin du monde.

— Oh ! ma foi, c'est tout comme. Et puis rien ne va. On n'entend partout que des plaintes. Et dans les autres pays, ça ne va pas mieux.

— Ça va même moins bien que chez nous. Regarde-voir le frane français, quelle dégueulasse.

— Et puis voilà que pour comble de misère y n'ont plus de gouvernement.

— Oh ! bien ça, ils y sont habitués, là-bas. Et puis ils en auront vite refait un autre.

— Oh ! sans doute. Pourvu qu'il soit meilleur que celui qui s'en va.

— Oh ! bien ma foi, il sera ce qu'il sera ; y ne veut quand même pas y rester longtemps, au pouvoir. Moi je ne fais pas de politique ; c'est du temps perdu. Et puis, d'ailleurs, je trouve qu'y faut balayer devant sa porte avant de s'occuper de celle des autres.

— Oui, avec tout ça, on ne va pas pouvoir mettre du beurre aux épinards, comme y disent à Lausanne.

— Que veux-tu, c'est toujours la guerre qui nous ça vaut. Elle a tout bouleversé. Oh ! ce Guillaume, si je le tenais !

— Et dire qu'il est bien tranquille et bien payé.

— Logé, nourri et blanchi, sans doute. C'est inconcevable !

— Si c'était un de nous !...

— Et que dis-tu de ce cyclone qui a brisé des forêts, démolis des maisons, même tué des gens, à la Chaux-de-Fonds et dans le Jura bernois ?

— Eh ! bien, oui, comme à La Vallée, en 1890. C'est affreux !

— Pauvres gens ! C'est là où il ne faut pas être comme Jacques à Louis, qui n'a pas encore découvert le truc pour ouvrir son portefeuille.

— Oh ! quand c'est pour le remplir, il n'est pas tant emprunté.

— A propos, tu veux aller à la Fête cantonale de gymnastique, à Lausanne ? On dit quelle sera belle. Il paraît qu'ils ont aplati Beaulieu ; c'est comme une feuille à gâteau.

— On dit même qu'ils y ont construit une forteresse.

— C'est pas une forteresse, c'est un escalier.

— Je sais pas, mais je te dis ce qu'on m'a dit : forteresse, escalier !...

— Oui, mais ce qui sera encore plus beau que la Fête de gymnastique, ce sera, l'année prochaine, la Fête des Vignerons.

— Oh ! c'est un tout autre genre. On ne peut pas comparer.

— Tu avais vu celle de 1905 ?

— Non, malheureusement, j'ai pas pu y aller. Mais j'ai vu celle de 1889. C'était déjà bien beau.

— Je l'ai aussi vue, seulement, le jour où j'y étais, il a plu. Alors, tu comprends. On ne permettait pas d'ouvrir les parapluies, parce qu'y z'empêchaient ceux qui étaient au-dessus de voir.

— Turellement.

— Oh ! mais c'était amusant. Y avait, à trois banes au-dessous de nous, un English qui n'avait jamais voulu fermer son rifflard. Tout le monde portestait : Parapluie !... Parapluie !... Alors, quand on a vu qu'y s'obstinait, qu'y ne voulait rien entendre, on s'est mis à bombarder son parapluie avec tous les débris de nos vivres, coquilles d'œufs, pelures de saucissons, écorces oranges, enfin, tout. Y ne bronchait pas. Mais, à la fin, toute l'étoffe de son parapluie était en lambeaux qui pendaient le long des baleines. C'était cocasse. Eh ! bien, il est resté comme ça, sans fermer son pépin. Seulement, ça allait mieux ; on pouvait voir.

— Oui, c'est tenace, ces gens-là. Voilà comme y faudrait qu'on soit quelquefois, chez nous !

— C'est sûr. Seulement...

— Passe-moi voi ma boille.

— Passe-moi ma boille.

X.

Le ténor à la manie. — Un auditeur lui demande :

— Pourquoi fermez-vous les yeux lorsque vous chantez ?

— Parce que je monte si haut que cela me donne le vertige.

LES LECTURES

 UE lisent vos enfants ? Que lit votre jeunesse, chères amies de la campagne, mères de la génération montante qui sera nos hommes et nos femmes de demain.

La lecture du premier âge a une influence énorme sur l'enfance et la jeunesse ; il faut apporter à cette question toute votre sollicitude, votre sagacité et votre bon sens.

Avant d'entrer dans quelques considérations plus étendues concernant les âges divers, je veux consacrer cet article à vous rappeler les lectures de notre enfance à nous.

Il vous souvient sûrement du plaisir que nous avions à la lecture des nouvelles d'Urbain Olivier : « La Maison du Vieux-Clos », « L'Orphelin », « La Fille du Forestier », « Reymond le pensionnaire » et tant d'autres.

Etait-il alors un nom plus connu et plus aimé dans nos campagnes vaudoises ? Ses ouvrages y occupaient une place d'honneur ; on se les arrachait dans nos bibliothèques paroissiales, le dimanche ; on nous les donnait en cadeaux, à nous autres enfants.

Il est certain que ces livres contiennent des descriptions vraies et gracieuses, des scènes pleines de verve qui nous captivaient, des personnages bizarres qui, par leur manière de s'exprimer, nous amusaient ; mais le grand succès des livres d'Urbain Olivier, auprès de nous, il fallait le chercher dans le fait que ces tableaux champêtres pleins de vérité et de fraîcheur sont l'expression exacte de notre propre vie nationale.

Ce qui nous plaisait à nous autres, jeunes Vaudois et Vaudoises, c'est qu'Urbain Olivier nous parlait notre langage ; nous y retrouvions notre vie de tous les jours ; ces campagnes, c'étaient les nôtres ; nous nous reconnaissions dans ses personnages, nous y reconnaissions ceux qui nous entouraient.

Et puis, c'est simplement, qu'il nous parlait, avec son cœur, un des plus nobles coeurs qui aient battu ; il nous parlait en ami qui connaît la source du vrai bonheur et veut y conduire les autres.

Avec quelle délicatesse exquise il décrit les sentiments tels que l'amour, par exemple, avec quel art il en suit le développement ; comme il sait faire parler la nature vraie, cachée dans les replis les plus intimes de l'être moral ; une marche sûre qui conduit au bonheur et au repos. Comme tout cela nous élevait et nous rafraîchissait.

Laquelle d'entre nous n'aurait voulu être Rosette et trouver un Charles Maubert. Ou l'industrieuse Ferdine, ou bien encore Hélène, la fille du régisseur. Combien n'avons-nous pas rêvé de ces héroïnes ! Il est vrai qu'elles sont bien parfaites et que nous soupirions parfois de notre infériorité, en nous comparant à elles ; mais chacune, sans doute, dans le secret de son cœur, espérait rencontrer un Hermann.

Que de leçons donnent les personnages d'Urbain Olivier, caractères pittoresques et originaux : David Charnay, l'orphelin marchant dans la vie d'un pas ferme et réussissant par sa droiture et sa persévérance à créer un établissement prospère ; Adolphe Mory, qui arrive, en surmontant bien des obstacles, à accepter la vie franchement, telle qu'elle est et à se rendre utile dans son village ; Joseph, l'ouvrier type du cultivateur intelligent et actif ; Jean Laroche nous montrant par son exemple que la position sociale et la fortune ne font pas la réelle distinction, mais oui bien le caractère, les sentiments élevés, la conduite honorable ; tous ceux-là, d'autres encore, sont par leur exemple, au milieu des luttes de la vie, autant d'appels à l'énergie virile que rien ne peut abattre.

¹ Il y a dans les enseignements d'Urbain Olivier de quoi faire réfléchir ceux qui, mécontents, troublés peut-être dans leur esprit, soupirent après un état de choses meilleur.

Toutefois, en jugeant à nouveau l'œuvre d'Urbain Olivier, après bien des années, sans que pour cela le charme des scènes décrites par cet écrivain n'en soit diminué, non plus que leur fraîcheur, nous nous demandons si une certaine monotone, un type uniforme chez ses fiancés, ne rendent pas ceux-ci quelque peu distants aux yeux de notre jeunesse que la vie a rendue plus avide d'ardeur démonstrative que nous ne l'étions. Les fiancés d'Urbain Olivier parlent toujours le même langage, ils manquent d'une individualité mouvementée.

Une des plus belles définitions de l'amour s'exprime ainsi : « Aimer, c'est se donner aux autres, se détacher de soi ». Cela est surtout vrai de l'amour réciproque de deux âmes qui se préparent à faire ensemble le voyage de la vie. L'amour se fonde sur la sympathie, c'est l'accord des sentiments, l'harmonie des pensées et des désirs, « c'est l'unité du dedans qui nous amène à souhaiter passionnément de confondre nos vies ». C'est cette passion qui semble manquer aux héros d'Urbain Olivier. Ils sont raisonnables, mais la raison étouffe un peu trop en eux la passion, l'enthousiasme, le ravissement de deux êtres qui entrent dans une existence pleine de charme.

Il n'est certes pas à désirer que ces amoureux

¹ P. Duplan-Olivier : Urbain Olivier et son œuvre comme moraliste.

soient moins raisonnables, mais qu'ils ne soient pas seulement cela, que l'enthousiasme parle plus haut.

Peut-être ce défaut est-il une des raisons pour lesquelles la jeunesse d'aujourd'hui ne lit plus Urbain Olivier ? Son idéal à lui, n'était pas une jeunesse bruyante, remuante, mais paisible, réfléchie, prudente, ayant la sagesse qu'on acquiert ordinairement plus tard : c'est ainsi qu'il a compris et voulait la jeunesse.

Nous comprenons une jeunesse à la vie exubérante, aux muscles vigoureux, aux passions nobles ; mais nous pensons qu'elle aurait cependant tout à gagner à lire, dans ses moments de loisir, ce qui plaisait à notre génération, plus calme, mais plus enthousiaste et qu'elle trouverait dans la lecture des livres d'Urbain Olivier, une douce sérénité, des leçons salutaires, des exemples sains et réconfortants.

Puissent ces lignes, adressées aux parents, aux mères, en particulier, les engager à mettre à la portée de leurs fils et de leurs filles, les romans d'Urbain Olivier pour les leur faire comprendre et aimer, comme nous les comprenions et les aimions.

Mme David Perret.

Consultation. — Docteur, je voudrais savoir si j'ai encore de nombreuses années à vivre.

— Vous êtes marié ?
— Non, docteur.
— Pas d'enfants, alors ?
— Non, docteur.
— Vous fumez ?
— Non, docteur.
— Pas d'excès de table ?
— Non, docteur.
— Vous buvez
— ...De l'eau.
— Vous faites un peu la fête ?
— Non, docteur.
— Alors, pas de vice, pas de défaut, dans ces conditions...
— Dans ces conditions, vous croyez que je peux espérer...
— Dans ces conditions, je me demande ce que ça peut bien vous faire de vivre longtemps.

UNE QUESTION DE RACE

AH ! M. Batifol, me dit le coiffeur chez lequel j'ai l'habitude de me rendre deux fois par semaine pour me faire râcler le menton, j'ai le plaisir de vous informer que, désormais, vous n'attendrez plus dans ma boutique, je me suis adjoint un aide.

Il interpellait aussitôt un grand garçon qui jouait aux gnus sur le trottoir d'en face avec d'autres gamins.

— Félix ! arrive ici que je te présente à un client.

Le gosse lâcha en bougonnant sa partie, entra dans le sombre salon de coiffure en clignant des yeux qui étaient encore tout éblouis par le soleil qui régnait au dehors.

— Voilà mon aide, dit le coiffeur en le poussant vers moi ; c'est l'un de mes neveux, un gamin fort intelligent et qui réussira s'il le veut. Il commence aujourd'hui son apprentissage ; dans un an ou deux, je serai tranquille. Il a déjà quatorze ans, bien qu'il ne les paraîsse pas. Allois Félix, passe la serviette au cou de Monsieur, aiguise ton rasoir comme je t'ai montré à la faire, savonne le visage.

L'enfant, après avoir reniflé commença à passer le rasoir sur le cuir avec une maladresse qui suffit à me prouver qu'il avait peut-être des dispositions pour l'état de coiffeur, mais qu'il n'avait pas la vocation.

— A chaque instant, il tournait la tête du côté de la rue et criait aux gamins qui poursuivaient leur partie de gnus : « Patientez un moment, j'arrive ; j'expédie le client et je retourne à la partie.

Il me savonna tant bien que mal pendant que son oncle, occupé par un autre client, nous racontait qu'il faisait de l'élevage de lapins, mais qu'il aimait par-dessus tout les chiens. J'en ai deux superbes, disait-il.

— Pure race ? demanda l'autre patient pour paraître s'intéresser à ce qu'il racontait.

— Non, mais ça ne les empêche pas d'avoir toutes les qualités et d'être on ne peut plus in-

telligents. La question de race, c'est de la blague. Ma mère à moi, était de Berne, mon père était d'ici, et vous le voyez, je suis aussi intelligent qu'un autre.

Le neveu s'était mis à la besogne. J'avais l'impression qu'il arrachait ma barbe plutôt que de la couper.

L'oncle, lâchant son client vint voir ce que faisait son phénomène, lui donna des conseils :

— Allons, ne tiens pas ton rasoir si droit... ah ! qu'est-ce que je te disais, tu vois, tu viens d'enlever un beefsteak à Monsieur..., pas si près de l'oreille, voyons, tu vois bien que tu viens de détacher le lobe... Près du nez, fais bien attention à l'ail, ne la coupe pas... allons, bon, voilà ce que je craignais... Fichu maladroit... Tu as encore une gaffe à faire, au tournant du menton, c'est là le plus difficile, essaye voir de l'éviter pour racheter tes autres fautes... Crac, une entaille, ça y est, tu n'en as pas raté une. Je ne te félicite pas. Regarde la tête de Monsieur ; il saigne comme un bœuf qui sort de l'abattoir, tu n'as pas honte ? Tu t'es trop pressé. Je sais bien qu'il faut que le métier « rentre », mais je crois que tu auras beaucoup à faire pour acquérir une grande sûreté de main.

Le gosse sans en écouter davantage m'avait laissé en plan et avait rejoint la troupe des gamins avec lesquels il faisait sa partie de gnus.

— Ça ne pense qu'à jouer, conclut le coiffeur, c'est jeune, ça n'a pas la tête à ce que ça fait. Et puis, son père est charcutier et le travail que ce galopin vient d'accomplir me prouve qu'il aurait eu peut-être plus de dispositions pour le métier de son père. On a beau dire : « bon chien chasse de race ».

LES POIS

Un jongleur demanda la permission d'exécuter devant Louis XII un tour d'adresse tel qu'on n'avait pas encore vu le pareil.

Le roi consentit, et notre homme se présenta, portant une écuelle pleine de petits pois détrempés et amollis dans l'eau. Ensuite, il dit à une personne de tenir une aiguille à quelques pas devant lui, et se mit à lancer ses pois, l'un après l'autre, avec tant d'adresse que tous s'enfilaient dans l'aiguille. Louis XII lui dit : « Mon ami, je conçois que vous avez pris beaucoup de peine et que vous avez mis beaucoup de temps pour acquérir une aussi prodigieuse adresse ; il est donc juste de vous en dédommager. »

Alors le roi parla à un de ses pages qui sortit et revint apportant un sac assez lourd. Le baleineau était ravi, il s'imaginait que ce sac était rempli d'or. Mais, lorsqu'il l'eut ouvert, il y vit... des petits pois.

Louis XII avait pensé, avec raison, que c'était assez récompenser un talent qui n'est daucune utilité pour la société.

SCIE MÉLODIQUE

Scie mélodique existe, depuis peu, un nouvel instrument de musique : c'est la scie mélodique que. Ne croyez pas à une plaisanterie, je vous prie. Cet engin mélodieux est visible chez M. X. en notre bonne ville. C'est la lame d'acier, aux dents voraces, que le boucher emploie pour scier l'os que Sophie demande toujours pour le chien de Monsieur, quand elle va querir un rôti.

Avez-vous où ce grignottement, cette friction acier contre os ?... Votre moelle épinière, ainsi que les nerfs de vos molaires ont-ils tressailli, vrillés par cette sonorité incongrue ?... Malgré ces fâcheuses apparences, la scie égoïne est appellée au plus bel avenir. Pour en jouer avec quelque succès, on attend que sa croissance ait atteint environ 60 cm. Alors, on empoigne courageusement la bête,... non, pardon !... la lame par les dents, on la pince entre ses genoux. A petits coups d'un marteau feutré, on frappe la surface bleue, tandis que, de la senestre, on fait onduler la maigre échine de l'instrument.

On obtient des sons que l'on peut qualifier, sans exagération, de séraphiques. Cela oscille entre la harpe et le piano, avec des résonances de violon qui vous vont droit à l'âme. Le compositeur qui, le premier, introduira dans le répertoire